

Détectives: les parents largués font suivre leurs enfants

Pour tout savoir des agissements répréhensibles de leur marmaille, des géniteurs n'hésitent pas à les faire suivre par des privés

Un œil rouge plus gros que l'autre, sept jours sur sept et des mois durant. Une odeur suspecte. Quelques grammes de poudre blanche retrouvés dans un blouson. Des fréquentations bizarres. Des sorties tardives, le soir, ou encore des absences répétées à l'école. Un enfant qui refuse surtout de s'expliquer. Face au silence, certains procréateurs imaginent le pire: dealers, proxénètes, raquetteurs, pédophiles. Insupportable. Pour mettre un terme à l'angoisse et connaître enfin toute la vérité sur leurs rejetons, ils n'hésitent plus à faire appel à des détectives privés.

Des demandes issues de toutes les classes sociales. Puisque le coût d'une préenquête, «entre 300 et 500 francs», selon Christian Canale, directeur de l'agence CSI, est abordable. Elle sert à lever ou à confirmer les soupçons, et donc à décider de la nécessité de faire «filer» l'enfant par la suite. Une première étape d'observation de trois semaines environ qui, si les doutes portant sur l'enfant sont avérés, sera alors suivie d'une enquête plus complète. Ce qui est souvent le cas, à en croire Hans-Erich Holzer, directeur de HEH Agency: «Jamais un parent n'est venu chez moi à tort.» Et là, la facture peut être beaucoup plus salée. Une filature, selon le temps et les moyens qu'elle exige, se facture entre 1000 et 10 000 francs. Une sacrée somme quand on sait qu'à la signature d'un contrat un détective ne s'engage pas à obtenir des résultats, mais est



AB'AGRE

jugé au «sérieux des moyens qu'il mettra en œuvre pour y parvenir». Une précaution qui s'explique par la masse de difficultés que représente une filature. Et plus encore s'agissant d'un enfant ou d'un ado. Premièrement, parce que, comme le souligne Christian Sideris, directeur de CS Enquêtes, «les jeunes n'ont pas de vie véritablement structurée, vont et viennent au gré de leurs envies rendant leurs déplacements très difficiles à anticiper». Et, deuxièmement, parce que c'est un art que de se faire discret dans un environnement de jeunes quand on est un adulte. Le moustachu, on l'imagine, n'est pas très discret à la boum de fin d'année d'une classe du secondaire. Raison d'ailleurs pour la-

quelle, en de rares occasions, certaines agences embauchent de jeunes «taupes» pour suivre d'autres jeunes. Une filature rigoureuse nécessite un minimum de deux enquêteurs, d'une voiture pour les planques de longue durée et d'un second véhicule plus léger – type moto ou scooter – pour les déplacements en ville. Une bonne caméra et un appareil photo. Voilà pour la pratique. Le tout servant à récolter le plus grand nombre de preuves possible qui serviront à renseigner les parents sur l'emploi du temps détaillé de leur enfant, délits compris. Des petites affaires de drogue ou d'alcool, dans la majeure partie des cas. «Un jeune placé en internat qui déjeune à la bière et poursuit sa journée au

joint.» «Une fillette de 11 ans qui fume du cannabis en ville au lieu d'aller à l'école.» «Un ado qui boit une dizaine de bières et un litre de vodka par jour.» Un ou deux vols de voiture. Parfois des raquetteurs démasqués. Mais rien de très extraordinaire, en somme. Et l'on peine alors à croire sérieusement que certains parents, aujourd'hui, soient prêts à dépenser autant d'argent pour ça: apprendre que leur fils passe ses soirées enfermé dans une cave avec quelques amis, une bière à la main et un joint au coin des lèvres. Que leur fille sèche les cours pour aller échanger deux ou trois baisers goulus avec son petit ami, sur la banquette arrière d'une voiture volée. Non, bien sûr que non. La vérité de cette démar-

che, de plus en plus répandue en France, selon l'agence CSI, qui consiste à faire surveiller son enfant par un privé, est surtout symptomatique de graves troubles de la communication entre certains parents et leurs enfants. Et le rôle du détective, dans ce genre d'affaire, est alors plus proche de celui d'un assistant social que d'un enquêteur. Ce que confirme sans hésiter Christian Canale: «Nous avons affaire à des parents qui sont complètement dépassés et qui ne savent plus quoi faire. Ils se font du souci pour leurs enfants, mais n'arrivent pas à entrer en dialogue avec eux. Notre rôle est celui d'un médiateur. Une fois prouvé que l'enfant a des agissements punissables, on ne se contente pas de le dénoncer à ses parents. On les conseille et on tente d'apporter des solutions. D'ailleurs, une de nos enquêtes bénéficie d'une formation sociale.» A des kilomètres de l'image du détective en imper, lunettes noires, qui traque un mari infidèle! Et les enfants, qu'en pensent-ils de tout ça? Comment réagit un ado de 15 ans qui apprend que ses parents le font suivre? «C'est là la partie la plus délicate de ce genre d'enquête», insiste Hans-Erich Holzer. Le tout étant de ne pas choquer l'enfant, ce qui pourrait «le détruire psychologiquement», confirme Christian Canale. Ce dernier explique que, dans un premier temps, il conseille à ses enquêteurs de se présenter auprès de l'enfant comme étant «des amis de ses parents». Avant de nous assurer que, de manière générale, les enquêteurs sont assez bien accueillis. Tant mieux. Puisqu'il y a fort à parier que, d'ici à quelques années, ces mêmes enfants «filés» feront à leur tour appel à des détectives privés. Pour retrouver la confiance qu'ils avaient, jadis, en leurs parents.

Raphaël Muriset